FRC 1. 8548
8548

DE NOS PRAIRIES MARÉCAGEUSES, DE LEURS FOINS, ET DE LA NOURRITURE DES CHEVAUX DE NOS ARMÉES, etc.;

Case FRC 11208

PAR J.-M. COUPÉ (de l'Oise),

MEMBRE DU CONSEIL DES CINQ-CENTS.

I. *État de nos prairies* (1).

Nos prairies sont véritablement naturelles, la plupart dans le plus grand abandon, et comme au temps des Goths.

Les Francs, qui n'aimoient point la culture, et à qui

---

(1) Je ne prétends pas donner ici rien de bien neuf, mais appeler l'attention publique sur des objets dont il importe enfin de s'occuper, et, s'il le faut, faire retentir un reproche trop long-temps mérité.

tout le territoire de la Gaule appartenoit, laissèrent la terre pousser d'elle-même dans tous les lieux humides : ils virent un avantage tout simple à recueillir sans avoir travaillé.

Tous les fonds qui reçoivent les eaux, les terres glaises et compactes, les pentes suintantes, restèrent en herbe et en pâturage, et on y recueillit pêle-mêle tout ce qui y venoit, bon et mauvais, des roseaux, des glaïeuls, des joncs, des chalumeaux, des plantes creuses et grossières saturées d'eaux impures et putréfiées.

Comme les seigneurs étoient aussi les maîtres des rivières et des ruisseaux, ils les arrêtèrent encore pour faire des étangs ; et pour faire tourner un seul moulin, ils tinrent souvent quatre ou cinq cents arpens de prairies dans un état de madéfaction qui en altéroit bientôt toutes les herbes.

Les propriétaires particuliers qui auroient pu mieux faire, voyoient leur fonds condamné à recevoir toutes les eaux sans avoir au-dessous d'eux de voie permise d'écoulement : de là le découragement et la négligence générale.

On laisse descendre et épancher toutes les eaux dans les prairies pendant la saison des pluies. Il en est qui portent un engrais, il en est qui sont nuisibles ; et toutes le sont quand elles y demeurent stagnantes. Les sucs de la terre se délaient sous les eaux qui les emportent : le sol détrempé et mou devient ensuite plus compact : il perd la porosité qui lui est nécessaire pour faire circuler les sucs et les aérer, les rendre plus légers et les atténuer. Il ne peut que produire des plantes fangeuses et mal élaborées.

De là cet état sauvage et déplorable où nous voyons toujours les plus riches parties de notre sol et les vallées les plus précieuses ; de là cette végétation immonde et ces foins mal-faisans que nous présentons à nos troupeaux.

Il faut que la terre soit saine pour produire des choses qui le soient ; et la terre saine est celle qui est ouverte à l'air libre et à la filtration de l'humidité : l'humidité est l'élément de la végétation ; mais il faut qu'elle circule et

soit souvent raréfiée : elle est le véhicule qui amène sans cesse aux racines une substance nutritive nouvelle; mais, pour faciliter la secrétion, il faut qu'elle soit divisée, qu'elle se meuve librement : or, tout demeure stagnant si elle-même séjourne et croupit.

C'est le même besoin dans l'air comme dans la terre; il faut autour des feuilles, ainsi qu'autour des racines, une circulation d'air et d'humidité qui y présente tour-à-tour la partie de l'aliment qu'elles s'approprient.

Une plante dans un pot qui n'est pas percé, une racine qui est tenue dans la même portion d'aquosité, se pourrit : une feuille tenue dans une même portion d'air jaunit et tombe.

Il faut avant tout connoître bien l'état où nous devons entretenir la glèbe dans laquelle la nature doit opérer, et ce que veut la végétation pour nous donner des productions abondantes et d'une bonne qualité.

Toutes les productions sont indifférentes pour la nature, la mousse ou le gramen, le cheval ou la grenouille; c'est à nous à la déterminer pour celles qui nous conviennent. Son action éternelle est à nous, si nous savons la connoître et seconder sa voie.

II. *Qualité des foins marécageux, et le tort qu'ils font aux animaux.*

Le foin des marécages est flasque et creux, coupant quand il est verd, roide et cassant quand il est sec, toujours insipide ou acrimonieux. Le foin des terres glaiseuses, suintantes, est dur, d'un verd bleuâtre, ferrugineux et mêlé de mousse; ils ne donnent aux bestiaux qu'un chyle aigre, la maigreur, les démangeaisons, la vermine.

Toute terre où l'eau croupit donne des eaux immondes ou putréfiées; elle infecte même l'air par les gaz méphytiques qui s'y développent.

C'est sur ces fanges que nous mettons nos troupeaux : ce sont ces herbes qu'ils paissent : c'est cet air qu'ils respirent; ce sont ces eaux qu'ils boivent! Comment veut-on qu'ils y prennent de la vigueur et de la santé?

comment leurs races ne s'y abâtardiroient-elles point ?

C'est encore ces sortes de foins que nous faisons faner, et que nous reportons dans nos greniers pour nourrir nos bestiaux pendant l'hiver. L'on ne calculeroit pas le tort que l'usage de ces pâtures infectes et de ces mauvais foins fait aux troupeaux des particuliers et aux chevaux de l'État.

Ces foins marécageux font la nourriture ordinaire des chevaux de nos armées ; c'est là leur débouché, et cet abus est ancien (1). On les achète à vil prix du particulier qui n'en feroit que du mauvais fumier, et l'État les paie comme s'ils étoient de bonne qualité. Souvent encore ils ont jauni sur pied, ont été mal fanés, ou entassés dans le fond des granges. Il en est de même des pailles et de l'avoine : et comme tous les abus se tiennent, après ce bénéfice frauduleux, vient celui de fréquentes remontes.

Aussi ces chevaux que l'on avoit vu arriver de leur auge champêtre vifs et luisans, dépérissent bientôt en entrant au service des armées : on les voit mornes et débiles devant leur ratelier, attendant avec indifférence une ration trop souvent moisie ou poudreuse qu'ils rebutent : quelquefois encore elle est différée, oubliée ou même volée. Affamés et morfondus ils rongent leur ratelier, et les arbres auxquels on les attache : tout leur corps devient roide et osseux ; leur poil est hérissé ; leur peau devient écailleuse et se pèle, rongée de démangeaisons et quelquefois de vermine.

La main caressante, une voix amie ne vient plus consoler leurs fatigues et entretenir leur confiance : un signe raisonnable ne vient plus diriger leur marche : souvent ils ne sont pas conduits, mais chassés par saccades, effrayés de cris brutaux, meurtris de coups (2).

---

(1) Ceci ne s'adresse point aux personnes, mais seulement à un usage pernicieux. Tous les magasins sont-là ; tous les jours on fait des distributions ; que l'on voie.

(2) On rencontre de ces hommes violens qui se font un jeu brutal de fouetter, qui ne savent ni conduire ni enharnacher, qui laissent leurs

Quand enfin la défaillance ne leur permet plus de faire le service, on les réunit par dépôts, et leur contagion réciproque les achève : un méphitisme mortel se forme par cette seule réunion, comme la peste ou la fièvre d'hôpital. Par-tout où notre cavalerie, et sur-tout nos charrois ont été, on est effrayé des tristes ossemens qui y sont entassés.

Animal généreux, digne d'un meilleur sort, tu ne diminues rien de ta docilité et de ton dévouement, tant qu'il te reste quelque force : tu souffres et tu péris en silence ! à quels êtres te trouves-tu trop souvent soumis ! serois-tu plus malheureux parmi les loups et les tigres ?

Homme sensible, qui que tu sois, si tu y peux quelque chose, veille et conserve ce bon et généreux animal ! Un fiacre malheureux qui n'a que des chevaux débiles et usés les soutient par l'attention qu'il a de ne leur choisir qu'une bonne plante de foin, et il se garderoit bien de leur présenter celui de la cavalerie quand on lui en feroit présent. Admettrons-nous plus long temps des foins grossiers, malfaisans, et sans attraits pour les animaux (1) ?

Il est étonnant que dans un pays où l'on connoît si bien les prairies artificielles, qu'à Paris on y voie encore arriver tant de foins marécageux : leurs tristes effets sur nos chevaux auroient dû seuls déterminer le gouvernement, depuis nombre d'années, à faire disparoître ces mauvaises productions de dessus le sol de la France.

---

chevaux poudreux et sales de boue ou de leur propre fumier : que ne se passe-t-il pas encore dans les écuries mêmes ?

Il y a donc des préposés négligens aussi ?

(1) Mais sans ces foins, on ne pourra pas trouver l'approvisionnement nécessaire. Cela s'entend : le fournisseur n'en trouvera pas à aussi vil prix ; et aussi le laboureur profite de ce débouché pour ce qu'il a de mauvais.

Si l'on venoit à ordonner qu'à la récolte prochaine les approvisionnemens de la cavalerie et charrois militaires devront être faits moitié en foins de prairies artificielles ou fourrages de grains verts mêlés, et qu'à la récolte suivante ils le seront en totalité, et rigoureusement, on verroit bientôt détruire ces mauvaises prairies dont les foins ne se vendroient plus.

Par une raison non moins déterminante encore, on peut faire servir ces fonds précieux à un meilleur usage. On doit les retirer de leur état fangeux et y établir la culture.

III. *Culture de nos marécages.*

La Somme, le plus inabordable marais, le Cocyte de la France, peut nous servir d'exemple. Le laborieux Picard n'a pas craint d'aller s'établir au milieu de cette stagnation infecte, séjour de la pâleur, des fièvres, et de la vieillesse prématurée.

Il a puisé la fange de ces fonds limonneux, l'a relevée çà et là autour de quelques touffes de roseaux, et en a formé de petites isles : il a laissé sécher, il a cultivé, et il y récolte les plus belles plantes potagères qu'il va vendre aux villes voisines

Que seroit-ce s'il lui eût été permis d'ouvrir tant de digues gothiques de la féodalité, de la gabelle, des couvens p issonniers ; de dégorger en même temps tous les ruisseaux affluens, et de faire enfin reparoître de toutes parts le sol précieux de ce bassin submergé depuis Fons-Somme jusqu'à la mer ?

D'après cet exemple, il n'est point de marécages, de paluds qui ne puissent sortir de dessous leurs roseaux ; et ils sont tous autant de fonds enrichis par le temps, des matériaux les plus propres à la végétation.

Il faudra, on le voit bien, des fossés communs d'écoulement d'après un plan général, et ensuite de fréquentes coupures transversales. Ces quarrés multipliés, ces bandes étroites, seront inaccessibles à la charrue du grand cultivateur : mais le propriétaire trouvera à les louer à des légions de bras qui les cultiveront à la bèche, qui les manieront, les retourneront sans cesse, les couvriront à l'envi de toutes sortes de productions ; ils y rétabliront en même temps la salubrité : si le méphitisme se forme parmi les matières croupissantes, la culture le dissipe, et, par la végétation encore, elle purifie en même temps l'air et la terre.

Ce sol gras et profond, cet air humide qui y règne,

est précisément l'élément qui convient aux chanvres et aux beaux lins ; c'est là où ils prennent cette hauteur de tige, cette fibre fine et soyeuse qui reçoit une si belle blancheur.

A côté du chanvre, du lin, du colsat, le petit cultivateur sait ménager une place pour son orge et ses fèves, de petites parties encore pour des pois, des haricots, des pommes-de-terre, etc. ; et des restes de tant de végétaux il nourrit une vache, un cochon et quelques volailles.

Il n'est personne qui ne se soit arrêté pour contempler ces cultures agréables et variées par tout où il les a rencontrées : on sait tout cela, et la France laisse toujours en stagnation et presque sans valeur tant de terreins inestimables !

Il faut des prairies, dit-on. Oui, certes, les pâtures sont de la plus grande utilité ; il faut aux bestiaux des espaces libres, quand ce ne seroit que pour respirer, se mêler et bondir : mais la raison dit que l'on doit être plus attentif à les améliorer par des écoulemens bien entretenus, par des plantations et quelques ombrages ; et le mal n'a été jusqu'ici que de les avoir abandonnées à elles-mêmes et au dépérissement perpétuel.

Il faut aussi des foins : sans doute ; mais ce sont de bons foins qu'il faut. Beaucoup de prairies n'auroient besoin que de coupures bien distribuées, et d'un écoulement plus facile : leur sol est sain, et la bonne herbe y viendroit bientôt belle et pure.

Mais il est une infinité d'autres parties de prairies dont tout le gazon est devenu absolument mauvais par l'altération que le terrein a contractée sous les mauvaises eaux qui y croupissent ; et là on a à changer et l'herbe et le sol.

Le moyen en est bien connu : il est facile, et on connoît aussi ses avantages : on fait les fossés nécessaires, et on met ces mauvais prés en culture : on y fait indubitablement des récoltes abondantes. Il s'y forme un sol nouveau enrichi du gazon pourri : on y porte encore, si on le juge à propos, de bonnes terres, des immondices, des marnes, etc. Quand enfin les joncs

et les roseaux sont détruits, quand la terre est devenue légère et bien aérée; quand elle a été rendue meuble et poreuse par les labours répétés de plusieurs années, et par l'effet même des récoltes qui en sont sorties, on peut y semer alors de la bonne espèce de foin ; elle y viendra pure et magnifique ; ou bien on peut laisser le gazon se former de lui-même à la suite d'un trefle ou d'une luzerne.

Mais je doute qu'après avoir vu le produit de ces cultures, on les remette en foin perpétuel, et sur-tout que l'on se contente de leur pousse spontanée. Un arpent mis en grains donne une récolte qui vaut bien davantage : mis ensuite alternativement en trefle, luzerne, sain-foin ou fourrages de grains ronds, il donne un produit double et triple, et d'une qualité bien plus nourrissante.

Aussi d'après ces avantages on voit mettre en labour de nouvelles portions de prairies chaque année. Celles de la Seine sont généralement bonnes : cependant la charrue s'avance de plus en plus ; bientôt elle ne laissera en herbe que les parties sujettes aux inondations inévitables, et le cultivateur intelligent aura substitué aux prairies naturelles des prairies artificielles, épurées et plus abondantes.

Il aura appris d'une part à tirer des vallées et du sol vigoureux des prairies ses plus riches récoltes ; et de l'autre à porter l'amélioration sur ses terres médiocres, sur ses sables, sur ses craies, ses rocailles, en y formant des prairies artificielles qui les féconderont à chaque défrichement, en plaçant ses herbes, ses pâturages sur les lieux élevés où les bestiaux prendront un aliment plus appétissant, et jouiront d'un air plus salubre que sur le sol immonde des marais.

On sait tout cela ; quelques particuliers le font de côté et d'autre ; et à la porte de Paris où tant de personnes écrivent, où tant de personnes ont la puissance d'améliorer, on voit dans toute sa longueur le bassin de la petite rivière de Bièvre fangeux et couvert de mauvais herbages qu'il faut quelquefois encore ramasser au milieu des inondations. Sennart présente des plaines

en bruyères, Villebon des terres qui demeurent froides et noyées ; au bout de la riche vallée de Montmorency et sur le même niveau sont de grands espaces infertiles, etc.

Ici, comme pour beaucoup d'autres choses, on se tourne vers le gouvernement, et l'on se demande à quoi cela tient.

I V. *Moyens d'exécution.*

Des milliers de bras sont prêts à agir : nous avons vu comme ils se sont portés dans les parcs abandonnés ; mais il faut de la régularité, et sur-tout quand il s'agit d'une multitude de travaux semblables à ceux de Lerne : il faut de l'ensemble pour obtenir une action plus certaine et plus forte : il faut la sagesse qui précède et trace la voie ; il faut la main puissante qui atteint les obstacles éloignés et ne laisse rien qui puisse arrêter.

D'abord on demandera une loi. Sans doute une loi sage est un grand moyen ; mais ne croyons pas qu'il suffise. Nous n'ordonnons pas comme le créateur : « Que » la terre *germe* les plantes verdoyantes selon leurs » espèces, donnant leur graine propre, et la terre » produisit »..... Pour nous autres mortels, quand nous avons fait une injonction et proposé une règle, lors même qu'elle a été puisée dans la raison et la possibilité, il faut constamment la soutenir et la suivre dans son exécution ; il faut en avoir l'esprit et connoître encore celui des hommes qui doivent obéir.

On n'est pas long-temps à observer qu'une même loi s'applique difficilement sur tout un pays aussi diversifié que la France, et particulièrement quand il s'agit de la terre. C'étoit la terre même, si on y fait attention, qui avoit contribué naturellement aux coutumes, aux mœurs, comme aux productions différentes : et sous le même prince, deux intendans auroient pu faire le bien chacun dans leur généralité par des procédés différens ;

par exemple, l'un par des écoulemens d'eaux, l'autre par des réservoirs et des irrigations (1).

Dans la vaste et longue entreprise de l'amélioration de nos terreins marécageux et croupissans, il faudra à chaque pas consulter les hommes et les localités : ce doit être un œuvre d'attention et de sagesse.

On demanderoit une autorité sans bornes pour pouvoir exécuter. Eh ! quelle puissance est comparable à celle d'une administration qui jouit de la confiance, et qui ne fait que le bien !

On demanderoit encore des moyens de finances, des encouragemens. Est-il une plus puissante récompense d'une belle moisson, que la moisson elle-même ?

Ne seroit-ce pas plutôt en éclairant les intérêts sur le bien à faire, et en faisant marcher la chose par eux-mêmes ?

Ne seroit-ce pas en arrêtant les principes généraux d'amélioration, et les confiant au zèle des bons administrateurs? Nous avons vu le bien qu'ont opéré parmi nous des assemblées d'États particuliers. Il faut appeler vos administrations à cet esprit qui se dirige vers le bien public et qui en fait sa gloire, qui sait entreprendre et persévérer, qui enfin, après avoir réussi, n'a fait que le bien de tous.

Prenons un exemple près de nous : au lieu de momeries municipales, de complimens et de dons puériles, qu'une administration plus sensée se transporte aux lieux mêmes, à Gentilly, sur la rivière de Bièvre.

Qu'elle s'entretienne paternellement avec les propriétaires et les habitans (2) ; qu'elle soit sur-tout assez

---

(1) Ce sera aux administrations des pays méridionaux à reconnoître les ruisseaux, les rivières qui pourront fournir quelques dérivations des points d'une pente éloignée, à parcourir les montagnes pour reconnoître les eaux que l'on pourra distribuer, et à s'occuper des moyens lents de leur rendre leur ancien couvert de verdure et de bois qui y attire l'eau de l'air, et avec elle la fraîcheur et la fertilité.

(2) Les pâtures communes sont immanquablement dans toute la France ou des cloaques ou des déserts arides, soit que ces lieux soient restés

instruite pour ne point parler de ce qu'elle n'entend pas ; qu'elle se livre avec eux à une exacte inspection des lieux, de leurs environs, de leurs avantages, de leurs inconvéniens, et de ce que l'on peut faire pour le mieux.

Il ne sera pas difficile de leur faire sentir d'abord qu'il est contre leurs intérêts, qu'il est mal sain pour leurs bestiaux et pour eux, qu'il est honteux même de laisser plus long-temps un fonds si excellent dans l'état croupissant où il est.

Ils répondront que cette entreprise ne dépend pas d'eux seuls ; qu'avec toute leur bonne volonté, ils demeureront toujours noyés entre les eaux qu'ils ont au-dessus et au-dessous d'eux ; qu'il faudroit un accord commun, un plan général, et des moyens.

La présence de l'administration, et sa démarche, leur annonceront qu'elle s'en occupe : et elle leur observera que la chose sera aisée, que la rivière et le moulin sont sur un côté de la vallée, et plus élevé qu'elle.

Le courant des eaux a appartenu aux seigneurs, ils en ont disposé ; laissons-le avec leurs moulins tant qu'ils seront ainsi placés.

Mais si une digue élevée au milieu d'une vallée la barroit et arrêtoit le passage naturel des eaux ; si un moulin s'y trouvoit ainsi établi, la raison dit qu'il faut changer cette disposition, et tous les propriétaires ont le droit d'exiger au-dessous d'eux le libre écoulement des eaux qui demandent à passer (1).

---

vagues et communs parce que l'on n'en pouvoit rien faire, soit parce qu'étant communs ils sont tombés dans ce triste état de négligence.

C'est sur-tout aux communes qu'il faut aller procurer des améliorations ; c'est où il se trouve le plus d'embarras et le moins de facultés pour les surmonter. Leurs communaux sont les lieux qui se trouvent dans l'état le plus triste, et ce sont elles qui ont le plus besoin de n'en pas laisser perdre les avantages.

(1) Je connois entre autres un moulin sur une petite rivière qui n'est pas grande comme la Bièvre, affermé, il y a six ou sept ans, 15 à 1800 liv., qui cause un dommage de plus de 100,000 livres aux prairies de quatre communes, aux propriétaires, aux bestiaux, et qui intercepte la communication pendant l'hiver.

Qui est-ce qui n'en connoît pas de semblables ? Ils sont appuyés sur la

La vallée de Gentilly est donc libre ; elle est plus basse que le courant de la rivière : il est aisé de faire cesser la stagnation. L'homme le plus borné dira qu'il faut ouvrir dans le milieu et dans la partie la plus basse de la vallée un large fossé commun pour rassembler les eaux croupissantes de ces marécages, et leur donner vers la Seine un prompt et facile passage en même temps qu'aux eaux de pluie et de crues extraordinaires.

Multipliez ensuite les coupures transversales pour relever le sol, pour achever de faire dégorger les eaux dormantes et les sources dont il est imbibé, et ne craignez pas de faire beaucoup de petites portions : le cultivateur, le jardinier à qui vous les affermerez passe par-tout avec sa bèche : un chevron lui suffit pour faire un pont.

Il faut que chaque particulier puisse élargir comme il lui plaira ses coupures tranversales, soit pour y tenir du poisson, soit pour y former un rouissoir, soit pour s'y conserver des eaux limpides propres à sa blanchisserie, ou à sa teinturerie, au moyen de petites vannes opposées à l'entrée des eaux bourbeuses.

Il y aura des pays où ces fossés communs pourront en quelques parties devenir comme des canaux, et porter des nacelles.

Tout cela appauvrira le courant du meûnier ; mais il sera engagé par-là aussi à curer régulièrement son canal, au lieu de se contenter comme il faisoit d'élever son *point d'eau* sur les vases qui s'amassent annuelle-

---

propriété, et après elle le meûnier encore fait valoir l'excellence de son moteur pour les belles moutures, et sa nécessité dans les calmes de vent.

Mais pourtant il faudra sortir enfin de cette objection des moulins : l'intérêt général parle plus haut encore. On peut tout concilier. Nos hydrauliciens nous aideront à donner un meilleur cours aux eaux ; on multipliera les moulins à vent, et nos mécaniciens nous donneront encore des moulins domestiques à bras ou à cheval. Nos administrateurs présideront à tout cela selon les besoins et les localités ; qu'ils se représentent le plus grand exemple qu'il y ait jamais eu en ce genre, les innombrables moulins par lesquels l'on a appliqué le cours de l'air à l'enlèvement des eaux qui tendent de toutes parts à submerger la Hollande, et qu'ils apprennent ce que peut l'esprit républicain.

ment, et d'élever en proportion la ligne de stagnation des prairies.

On demande où sont les premiers fonds pour ces entreprises : mais l'administration paternelle invite les propriétaires principaux ; elle leur indique des modes raisonnables, leur facilite des traités qui n'effraient point. Tous s'y décideront quand ils verront l'accord commun et la garantie publique. S'il se trouvoit un particulier résistant et déraisonnable, l'avis de la pluralité et le bien public doivent l'emporter, et il seroit obligé de s'y réunir.

Quant à l'entretien ultérieur, il suffit de surveiller et d'établir une règle commune. Vous ferez ainsi d'un local triste et infect un pays riant et nouveau enrichi de tout ce que la nature est prête à produire, et de tout ce que les regards charmés attendent de cette situation et de cette fraîcheur.

Arcueil verra, et quelques années après, ce sera lui-même qui viendra au-devant de la même faveur. Ainsi de proche en proche, d'années en années, commençant toujours par le bas d'une rivière, et avançant en remontant, on donnera à tout son bassin l'écoulement qu'il doit avoir ; on l'embellira, on le couvrira de richesses et de vie.

Ce qui se fait ici pour une petite rivière peut s'opérer de la même manière ou d'une manière semblable pour toutes celles qui sont dans ce cas ; et par cette seule amélioration, la France fera quand elle voudra une acquisition d'un soixantième de territoire cultivable, et d'un quarantième au moins de productions nouvelles.

Ce doit être là le soin des administrations républicaines, et la bonne œuvre qu'elles doivent transmettre à leurs successeurs. Un homme meurt ; son esprit meurt avec lui : il n'est pas étonnant qu'il n'entreprenne point, qu'il se hâte, ou que ses moyens soient forcés et peu naturels. L'esprit d'une République est perpétuel ; ses administrations voient leur œuvre avancer encore longtemps après elles : les années ne sont rien, pourvu que l'effet vienne, et qu'il vienne par la voie facile, lente, mais durable.

On a vu des communautés poser avec assurance la première pierre d'un édifice qui ne devoit être achevé que plusieurs siècles après. Aurions-nous moins de confiance, et le bonheur de nos enfans nous seroit-il moins cher ? Faisons naître cet esprit qui ne meurt point et compte sur ses successeurs : commençons.

V. *Des instrumens même de culture.*

Chaque pays a sa culture propre et les instrumens que l'expérience et ses pères lui ont laissés : il y en a qui se trouvent les plus convenables au sol, au travail même, et auxquels il faut s'en tenir; il y en a aussi auxquels on tient par habitude, et qu'il seroit avantageux de modifier sur l'exemple de quelques pays voisins plus adroits.

Il est d'une administration attentive d'appeler les bonnes et les plus belles productions sur son territoire : il importe aussi de reconnoître et d'adopter le meilleur mode de culture ; elle gagne infiniment par la forme seule des instrumens reconnus les plus aisés et les plus commodes.

C'est une erreur aux mécaniciens de chercher des charrues composées, des fléaux, des semoirs nouveaux ; les plus parfaits existent, et ce sont toujours les plus simples : que l'on remarque les inconvéniens des siens, et que l'on fasse venir les plus faciles.

Comment aux environs de Paris peut-on s'en tenir à cette charrue informe et disloquée que l'on traîne lourdement sur des terres sablonneuses, et si légères qu'on pourroit les labourer avec deux ânes ?

On n'est cependant pas loin de cette charrue picarde si aisée à manier, si légère, si ferme sur son sillon, et avec laquelle on fait tel labour que l'on veut avec la plus grande précision.

La houe parisienne est aussi informe et aussi incommode que la charrue : on souffre toutes les fois que l'on rencontre dans un champ des hommes courbés le front jusqu'à terre, tendant péniblement tous les muscles de leur poitrine, de leurs bras, de leurs reins,

pour arracher et tirer à eux une motte avec cet instrument mal adroit adapté à un manche qui a à peine deux pieds de long, et qui courbe encore plus son homme en ce qu'il fait à peine un angle de dix ou douze degrés avec son fer.

Que penser quand on en rencontre quelques-uns se harrassant à ouvrir et remuer lentement la terre avec de lourds fourchets d'écurie?

Ce ne seront pas ces instrumens qui défricheront les marécages d'Arcueil et de Sceaux, qui diviseront les terres glaises et tenaces, qui défonceront ce massif de racines profondes et ligneuses; ce sera la bèche du jardinier, le louchet, devenu si puissant et si commode entre les mains du Picard et du Cambresien (1).

On prend plaisir à voir la beauté de leur labour, et comme, sans paroître se fatiguer, par le seul poids de leur corps, et une légère inclination répétée, ils enfoncent la terre, la retournent complétement, enfouissent les herbes, mêlent le fumier, rejettent les racines, les pierrailles, comme avec la main, et sans y toucher.

Après la récolte, quand il s'agit de détruire les herbes et de bouleverser grossièrement un champ, soit pour y semer aussitôt des navets, de la navette ou du plant de colsat, soit pour le disposer à un meilleur labour, ou le tenir ouvert pour l'hivernage, le Cambresien fait usage d'une houette : c'est un fer même de bèche adapté au bout d'un manche long de quatre pieds au moins, sous un angle d'environ quarante degrés; avec cet instrument, un homme, conservant son attitude droite, frappe la terre en retirant la motte à lui, la retourne avec tant de facilité et si rapidement, qu'un homme et une femme ont aussitôt culbuté un champ que le feroit une charrue.

On n'a garde de porter l'énorme houe parisienne autour des choux, des haricots, de la vigne : on a des sarcloirs de différentes grandeurs, tous légers et com-

---

(1) Je ne doute pas qu'il n'y ait dans les diverses parties de la France beaucoup d'autres bonnes choses aussi à donner pour modèle.
Mais mon état ne m'a pas permis de voyager ni d'observer bien loin.

modes à manier pour nettoyer, ameublir, battre.... avec plus de soin.

V.I. *Mode d'encouragemens, exemple, pratique.*

Comment réformer ces routines et amener ces changemens avantageux? Le moyen en fût toujours facile, et il se présente de lui-même : il suffit de le vouloir et de le bien entendre.

Attirez dans ces marais à défricher quelque cultivateur de lin de Marchienne, quelque cultivateur de chanvre de la vallée de Chaulny; leur culture, le prix de leurs récoltes, auront bientôt frappé tous les esprits.

Attirez en même temps quelque taillandier des pays où les instrumens de culture sont les meilleurs et les plus commodes, quelque charron de ceux où la charrue se manie le plus aisément, et fait à volonté le meilleur labour : donnez-leur une boutique toute montée et pourvue de matériaux; les formes de ces outils aratoires, leur maniement commode qui allège et accélère visiblement le travail du cultivateur, ne tarderont pas à les faire adopter.

Si vous voulez encore vous montrer dignes d'un grand gouvernemeut, témoignez votre approbation à ce cultivateur doux et patient qui le premier vient d'établir sous nos yeux sur le territoire de Passy, une charrue atelée de vaches; donnez-lui une paire de bœufs et une charrue picarde. A celui qui le premier amenera sur les belles plaines qui avoisinent Paris (1), et le plus près de la banlieue, l'usage de faire parquer les moutons, donnez dix brebis d'Espagne avec un bélier de même race, etc. etc.

Que les récompenses et les encouragemens soient tirés de la chose même, et qu'ils y retournent. Faites voir comment un champ prospére, et les superbes

(1) Les pays de petite culture où tout est plein, ne sont pas commodes pour étendre les troupeaux; il faut des pays plus ouverts.

productions dont il se couvre, et reposez-vous ensuite sur cet appât.

L'exemple ! et par-tout l'exemple ! moyen aussi puissant qu'il est naturel !

La pratique toujours ! ce n'est pas en écrivant, ce n'est pas avec une planche commode, ni un petit quarré de terre, que l'on instruit et que l'on détermine : il faut en savoir assez pour aller se mesurer avec les cultivateurs, profiter avec eux, et les surpasser. Il faut quitter les bureaux et les livres, et aller quelquefois se salir de la terre des champs, parmi les fumiers et les troupeaux.

On peut faire une découverte utile autour d'une racine, dans les vilès matières d'un engrais, dans l'eau d'un rouissoir..... Voyez ce que vient de découvrir, au milieu de sa tannerie, cet homme aussi instruit qu'excellent citoyen, devenu pour la France aussi recommandable que ce saleur de harengs le fut pour la Hollande !

Voyez ce que nos Archimèdes (1) ont opéré dans nos ateliers, dans nos arsenaux, lorsque le salut de la patrie les y a appelés, et tous les prodiges dont ils ont étonné l'Europe ! ils ont pris glorieusement leur rang dans la défense commune ; ils ont combattu comme des géans ; ils se sont élevés dans les airs pour fondre sur nos ennemis : émules du dieu du feu, ils ont saisi les puissances merveilleuses de la nature, ont allumé leurs fourneaux et manié les élemens comme elle ; ils nous ont donné l'acier redoutable ; le bronze est sorti de ses alliages impurs ; les canons ont été coulés par milliers ; les armes ont été fournies de toutes parts : la soude est sortie du sein de la mer, le salpêtre de dessous nos pieds : le long travail de la poudre et de

---

(1) *Omnem apparatum oppugnandarum urbium muris admoverant (Romani) : et habuisset tanto impetu cœpta res fortunam, nisi unus homo Syracusis eâ tempestate fuisset. Archimedes is erat ; unicus spectator cœli siderumque ; mirabilior tamen inventor aĉ machinator bellicorum tormentorum operumque quibus ea quæ hostes ingenti mole agerent, ipse perlevi momento ludificaretur.* Liv. XXIV.

Dans tous les siècles, quelle puissance pour un peuple que ce génie de Minerve, et quel bouclier !

la tannerie est devenu entre leurs mains comme une magie, et le jeu de quelques instans, etc.

Feu sacré de l'enthousiasme! ardeur des Français! garde-toi de te ralentir. Ah! le pourrois-tu? il s'agit toujours du bien public et de l'estime de nos concitoyens!

Ne ferions-nous pas pour les travaux salutaires de la paix ce que nous avons fait pour les opérations terribles de la guerre?

Gouvernement républicain! tu nous dois tous les biens que l'on nous a promis, et pour lesquels nous avons enduré tant de maux cruels!

Administrations, réalisez cet espoir, entrez dans votre carrière bienfaisante! qu'entre vous s'élève la noble émulation d'embellir à l'envi votre territoire, et d'en faire disparoître la laideur de l'incurie et de la misère. Couvrez vos roches d'ombrages et de bois, vos landes d'arbres frugifères et de prairies artificielles; que le cours des eaux soit par-tout ce que la nature a voulu, couvert de productions magnifiques, et de tous les fruits de l'abondance; que le tout soit animé de bestiaux bien soignés, et de belle stature.

Au milieu de l'industrie et de l'aisance dont vous serez les soutiens, au milieu des mœurs probes et de la piété sociale que vous ferez revivre, jouissez du bonheur et de l'estime de vos concitoyens.

CONCLUSION.

I. Les pertes énormes de chevaux au service de nos armées nous pressent d'aller à la source, et de faire changer les alimens pernicieux dont on les nourrit.

II. Tout le mal ne seroit point guéri quand on auroit rejeté les foins de marécages des consommations militaires, s'ils restoient toujours pour les bestiaux des autres citoyens; les bestiaux du pauvre sont déja trop chétifs.

III. Il importe encore de détruire la production

même et la naissance de ces foins sauvages et dégénérés.

IV. Il importe de tirer un meilleur parti de ces fonds de terreins excellens.

V. Il importe de les faire servir à nous donner une plus grande abondance, et des productions nouvelles en matières premières.

VI. Il importe enfin d'y suppléer par des prairies artificielles que l'on renouvelle à volonté, et de telle espèce d'herbe que l'on veut ; qui sont plus abondantes, plus agréables, plus nutritives ; dont encore le fréquent défrichement fertilise les terres médiocres, et leur assure les plus heureuses récoltes.

VII. Si l'on ne peut pas rendre tous les propriétaires cultivateurs, ou bien tous les cultivateurs propriétaires, du moins il sera toujours infiniment utile de faire naître les petites cultures qui instruisent les grandes, et leur inspirent leur activité et leur industrie.

VIII. Que les administrations se montrent attentives à tous les lieux qui seroient abandonnés, ou trop au-dessous de ce qu'ils peuvent valoir ou rapporter : qu'elles en confèrent avec les propriétaires, les excitent ou les éclairent sur les moyens d'en tirer un plus grand avantage.

IX. Qu'elles appellent, qu'elles présentent par-tout l'exemple, qui est le grand excitateur.

X. Que leur moyen suprême soit la confiance qu'elles sauront mériter, et le zèle du bien général.

XI. Que la base sur laquelle tout doit reposer soit la vertu du travail, et la morale de l'industrie.

A Paris, chez Baudouin, Imprimeur du Corps législatif, place du Carrousel, n°. 662.

[illegible]